

BRETONS

Enfance, identité,
blessures...

L'icône du foot
breton se confie

Yoann
Gourcuff

"Comme tous
les Bretons,
je suis taiseux
et pudique"

UN MAGAZINE DISTRIBUÉ PAR

ouest
france 

20364 - 4009 - 5,90 €



QUAND LES PRÉNOMS BRETONS ÉTAIENT INTERDITS

RONAN BOUROULLEC

“J’ai besoin de revenir en Bretagne au moins une fois par mois”

AVEC SON FRÈRE ERWAN, IL EST UN DES DESIGNERS FRANÇAIS LES PLUS CÉLÈBRES. À RENNES, À PARTIR DU 25 MARS, QUATRE GRANDES EXPOSITIONS SERONT CONSACRÉES À LEUR TRAVAIL. ENTRETIEN.

PROPOS RECUEILLIS PAR MAIWENN RAYNAUDON-KERZERHO
PHOTOS EMMANUEL PAIN

BRETONS : Vous êtes natif de Quimper, mais vous en êtes parti assez vite...

RONAN BOUROULLEC : J’ai grandi à la campagne, je l’ai quittée, content de la quitter, à 18 ans. On vivait à Ergué-Gabéric, dans un environnement rural. Et en même temps, dans une proximité assez directe de Quimper, donc avec une culture assez mélangée. Mon père était bretonnant, mes grands-parents parlaient très mal français, surtout mon grand-père...

Votre père avait appris le français à l’école ?

Oui. C’est assez banal dans cette génération.

Et vous ?

Mon père aurait souhaité qu’on le parle, mais forcément comme ça venait de mon père, je ne l’ai pas fait ! J’ai une relation très charnelle à la Bretagne, elle me manque énormément, c’est assez difficile pour moi. Mais parallèlement, j’ai besoin de voyages, de partir. J’ai une famille à Paris, qui est une ville que, après vingt-cinq ans, je commence à accepter. Je commence à lui trouver un certain charme, mais ça a été long...

Mais vous étiez content de quitter la Bretagne ?

J’avais besoin d’en découdre avec autre chose. Mais c’est plus tard que j’ai compris à quel point la Bretagne, et surtout la mer, me manquaient.

Vous possédez une maison en Bretagne ?

J’ai acheté très vite une ruine dans la baie d’Audierne, une maison qui avait été soufflée par la tempête de 1989, qui a la chance de surplomber, d’avoir une belle position sur le paysage. Mais

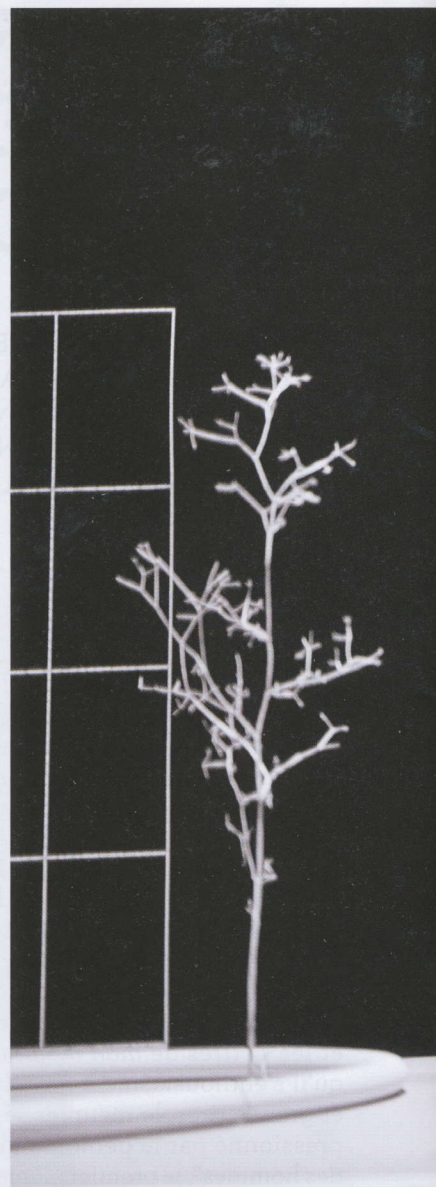
depuis quelques semaines, je suis propriétaire d’un autre endroit plus au sud.

C’est donc un besoin pour vous de revenir ici ?

Oui, si je ne viens pas au moins une fois tous les mois, je suis comme les alcooliques qui ont des picotements ou des tics de nervosité !

Vous êtes parti pour Paris à 18 ans ?

Je me suis toujours ennuyé à l’école. Je n’étais même pas très nul, juste un moyen nul. J’ai dessiné très tôt. Mes parents un peu désarmés m’avaient mis, c’était le cas pour Erwan aussi, à l’école





des beaux-arts de Quimper. Il y avait des cours pour les enfants le mercredi. Je suis entré dans cette école à 5 ans, j'ai l'impression d'en être jamais sorti ! J'ai beaucoup appris, avec des enseignants extraordinaires. Je suis entré à 15 ans dans une section d'art appliqué. Là, ça a été une renaissance. J'ai l'impression d'être monté dans un train à cette période, et il ne s'est jamais arrêté. J'ai toujours la même passion, la même envie. Je suis devenu un bon élève, et j'ai été pris dans une école de design à Paris. Ça a été le coup de massue, puisque

c'était une école nulle, je ne comprenais pas ce qu'on essayait de m'enseigner. Ensuite, je suis entré à l'École des arts décoratifs, où je ne suis pas beaucoup allé non plus... L'avantage, c'est que ça m'a forcé à essayer de comprendre ce qu'était ma position dans cette discipline, et je me suis mis à faire des choses, à participer à des projets, des expositions. J'ai eu assez vite un petit succès, une certaine notoriété. Erwan a commencé à m'assister, il était aux beaux-arts de Cergy-Pontoise. Quelques années ensuite, on a cosigné des projets...

Votre nom, vos prénoms vous ont forcément accolé une étiquette bretonne ?

J'ai 45 ans, Ronan n'est pas un prénom très courant dans ma génération. Bouroullec a presque des sonorités de l'Est. On a toujours très peu travaillé en France. Ronan Bouroullec, ça aurait pu être slovaque ou tchèque ! Oui, c'est un nom qui a toujours intrigué, qui est difficile à prononcer.

Qu'y a-t-il de breton aujourd'hui dans ce que vous faites ?

On ne sort pas indemne de cette relation. Le commissaire de l'exposition de Tel Aviv a écrit un très long texte qui faisait un rapport ▶

très clair entre nous, la Bretagne, mes balades, certaines algues... Il semblait voir comme dans de l'eau très claire cette relation, ce cheminement. Pour moi, c'est beaucoup plus complexe. Ces dix-huit années ont forgé certains aspects. Il existe cette relation, notamment aux objets agricoles, une certaine praticité, une évidence, une simplicité... Mais ma culture aujourd'hui est un mélange de Google, de voyages, de rencontres... On peut trouver des liens, des choses. Mais je ne suis jamais sorti d'une salle de cinéma, après la lecture de Dostoïevski ou d'un poème de Georges Perros en me disant voilà comment sera la chaise, la télévision. Ce ne sont pas des choses directes. Ce qui m'intéresse dans cette discipline, c'est de produire des réponses qui s'adressent à un public très vaste. Notre travail est distribué autant au Japon qu'à Quimper. Une certaine universalité est quelque chose qui m'importe énormément.

Pour être universel, il faut être de quelque part. Vous vous définissez comme Breton ?

Oui. Je me définis comme Breton. C'est une facette très forte, j'aime parler d'où je viens. Mais je ne comprends pas qu'on puisse dire qu'on est fier d'être Breton, français ou européen : on peut être fier d'une action qu'on a accomplie. Je me définis comme Breton mais je suis aussi très internationaliste dans la pensée. Je n'aime pas le régionalisme, ça m'inquiète même.

Qu'est-ce qui vous inquiète ?

La culture bretonne m'intéresse. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Pour moi, on peut être fier de ce qu'on construit. Le passé m'importe, je m'en nourris, mais la question, c'est : qu'est-ce qu'on fait de tout ça, qu'est-ce qu'on produit de nouveau ? Cette région doit se renouveler, produire. Pas se reposer sur ses lauriers, des ancêtres, un passé merveilleux ou tragique. La question est : comment on met en place les choses pour que les meilleures universités poussent ici ? Qu'est-ce qu'on fait pour

conserver notre architecture, pour l'actualiser, la rendre contemporaine, pour qu'elle devienne meilleure, qu'on innove et qu'on invente ici ? C'est ça la question à laquelle la culture bretonne doit se confronter, l'adéquation de cette région avec ce monde et son évolution. Comment on intègre les changements radicaux de ces vingt dernières années, comment on crée une esthétique nouvelle, une pensée nouvelle, des métiers nouveaux ? Comment on maintient et on renouvelle des savoir-faire anciens ? On ne peut pas se contenter de la carte pos-

chercheurs. Ce n'est pas parce que l'estampille bretonne est présente sur quelque chose ou quelqu'un que c'est mieux par principe. À l'inverse, par principe, je suis même plus critique. Avec les gens qu'on aime, les régions qu'on aime, on se doit d'être critique.

Le fait d'être ancré ici, mais d'avoir envie de voyager est aussi très breton...

Oui. J'ai eu la chance de voyager, de voir beaucoup d'endroits extraordinaires, j'ai vu des choses très belles. Mais c'est vrai que, s'il y a un lieu dans lequel je me sens apaisé, c'est la Bretagne et précisément cet endroit en baie d'Audierne.

“On a effectivement des paysages somptueux mais l'architecture actuelle est d'une médiocrité terrible.”

tale qui se tâche très vite. On a effectivement des paysages somptueux mais l'architecture actuelle est d'une médiocrité terrible. Je suis très inquiet par rapport à un certain nombre de développements, d'appauvrissements.

Vous êtes en colère ?

Je suis en colère parce que cette région, je l'adore, elle m'est essentielle. Mais je la voudrais plus vive. Je veux que les meilleurs écrivains viennent d'ici, les meilleurs artistes, les meilleurs

Est-ce que la tradition populaire vous intéresse ?

Bien sûr, j'adore la tradition populaire. Je la trouve merveilleuse. J'adore les costumes, j'aurais souhaité voyager dans le temps, j'imagine ces paysages, mes grands-parents, Gauguin à Pont-Aven, Max Jacob à Quimper, le port de Douarnenez... J'adore l'architecture, mais ça s'arrête avant-guerre. Après, ces modèles architecturaux qui se sont généralisés en France, des maisons quasiment identiques à Argenteuil ou à Quimper... J'adore les paysages bretons mais c'est assez triste de voir ce qu'ils deviennent. Je suis inquiet de cet appauvrissement des paysages.

EXPOSITION

ACCÈS

NE PAS



Un appauvrissement dans lequel les Bretons ont foncé tête baissée, dans une volonté de modernisation ?

Oui, mais il y avait des raisons qu'on peut comprendre. Entre vivre dans un penty sans eau courante, au sol en terre battue, aller laver son linge au lavoir, et une maison chauffée avec l'eau courante... Ce sont des raisons fonctionnelles et techniques, mais ça ne justifie pas la médiocrité architecturale. La Bretagne n'est pas un cas à part. La France, qui est un pays magnifique, petit à petit avec ces modèles urbains idiots, se défigure. Au Danemark par exemple, le niveau architectural

n'a rien à voir. C'est un pays en mouvement, qui se renouvelle, qui questionne l'architecture, sur un plan urbain mais aussi résidentiel, du logement social jusqu'à la maison individuelle. C'est ce qui fera l'attrait de ce pays demain. C'est déjà le cas aujourd'hui, puisqu'il y a moins de chômage, les gens vivent mieux cette période, ils la comprennent mieux.

La Bretagne a su renouveler sa musique, mais dans le domaine du design, de la création, on n'a pas su, sauf quelques exceptions, s'appuyer sur le patrimoine pour en faire quelque chose de contemporain ?

Bizarrement, la France et la Bretagne n'ont pas su tirer le bon de tout ça. Il y a cinq ou six ans, le ministère de la Culture japonais nous a demandé de faire une analyse de leur culture traditionnelle et de produire des projets avec des artisans japonais. Ce travail n'est pas fait en Bretagne ni en France... On est souvent appelé pour aller au chevet d'entreprises, de fabricants extraordinaires qui ont eu leur heure de gloire au 20e siècle, qui sont des références culturelles, mais qui ont du mal dans un monde qui a radicalement changé. Par exemple, un de nos derniers projets a eu lieu en Finlande, dans l'entreprise Iittala, une des plus belles entreprises verrières au monde, qui va très mal. Ils nous ont demandé de dessiner des nouveaux modèles, on est sans cesse sollicité pour essayer de trouver un nouveau langage, une nouvelle direction.

Cela pourrait s'appliquer à des entreprises bretonnes ?

C'est ce que font très bien les Danois, les Allemands, les Japonais. Ils produisent des choses, sur un territoire, avec

une histoire. Leur question est de savoir comment, sur ce territoire, avec cette histoire et cet outil de production, on peut faire quelque chose de différent qui est à la fois ancré et inscrit dans la modernité. Et ça a été le sujet permanent de ce monde : bénéficier d'une culture mais ensuite formuler une nouvelle histoire.

Faire une exposition à Rennes, en Bretagne, pour vous Bretons, c'était un plus ?

Ça me gênait de faire une exposition à Rennes simplement parce qu'on était Bretons. Je déteste le fait de l'estampille comme étant un faire-valoir suffisant. Ce n'est pas parce que c'est fabriqué en Bretagne que c'est bon. Ce n'est pas une raison qui a une valeur pour moi. Ça me gênait qu'on puisse accorder de la valeur à notre travail parce qu'on était Bretons.

Mais de votre point de vue à vous, pas de celui de l'organisation, est-ce que cela avait du sens de venir à Rennes ?

Oui, bien sûr, il y a une émotion un peu différente, ce ne sont pas les mêmes cordes qui vibrent. ●

QUATRE EXPOSITIONS, TROIS LIEUX

Du 25 mars au 28 août, quatre expositions présenteront à Rennes le travail de Ronan et Erwan Bouroullec, au Frac, aux Champs libres et au Parlement de Bretagne. C'est l'ensemble le plus important jamais montré en France, qui dépasse le cadre d'une simple rétrospective, pour exposer des travaux et des recherches inédites.